

BANDE DESSINÉE

Philosophes, nom d'un chien !

Le temps est venu de reconnaître à Milou, Snoopy, Rantanplan, Idéfix, Gai-Luron ou Pif le Chien des qualités intellectuelles : et si leurs vrais maîtres étaient Platon, Nietzsche et Marx ?

Par ARNAUD SAGNARD



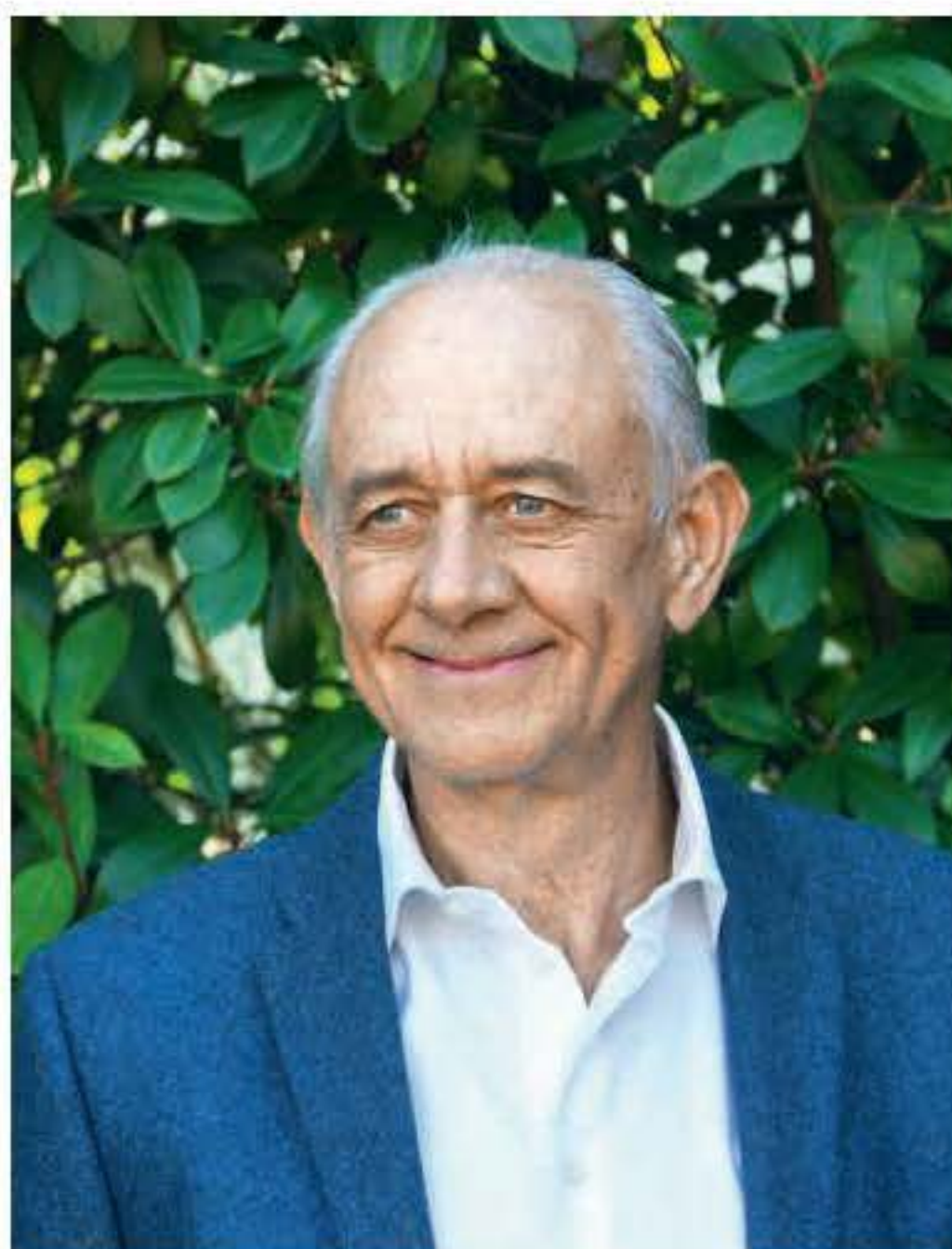
MILOU. HUMAIN, TROP HUMAIN,
par Renaud Nattiez,
Les Impressions nouvelles,
146 p., 13 euros.

▲ *Les silhouettes
de Milou et de Nietzsche.*

C'est un petit livre qui nous a mis la puce à l'oreille. Au milieu des aboiements de la rentrée littéraire de janvier dernier, une maison d'édition belge, Les Impressions nouvelles, publiait « Milou. Humain, trop humain », un petit essai consacré au compagnon de Tintin. S'il est communément établi que le reporter du « Petit Vingtième » constitue depuis 1929 une part non négligeable de l'identité francophone tant des dizaines de millions de lecteurs ont découvert avec lui leur première œuvre graphique et littéraire, son petit chien blanc était resté jusqu'alors un angle mort de l'étrange discipline qu'est la tintinophilie. Il fallait sans doute un énarque, haut fonctionnaire à la retraite, en la personne de Renaud Nattiez, pour s'atteler à une tâche aussi importante que complexe. C'est-à-dire prendre tout à fait au sérieux ce qui ne semble pas l'être et littéralement penser à ce que peut bien signifier ce fox-terrier enfermé dans des cases.

Contre toute attente, le livre ouvre au lecteur un abîme de réflexion car l'animal en question s'avère être un révélateur de tout premier ordre. Tout d'abord, Milou, apprend-on, fait tout simplement exister Tintin au sens propre et au sens figuré. « Le héros ne pourrait tout simplement pas vivre sans lui, assure Renaud Nattiez. D'ailleurs, Milou apparaît dès la deuxième case du tout premier volume, "Tintin au pays des Soviets", et il est encore présent à l'avant-dernière page de l'album inachevé "Tintin et l'Alph-Art" où il doit logiquement le sauver d'une mort prochaine puisque le héros a, dans les dernières cases dessinées, un pistolet sur la tempe... »

Au fil des pages, on comprend que le canidé doué de parole donne à voir Tintin dont il ne cesse de commenter les agissements. Mieux, cet être hybride, « à la fois animal, un chien qui cherche des os, et un être extrêmement intelligent qui a conscience de la mort », le complète. Et si, aux yeux de ses détracteurs, Tintin semble parfait, trop lisse avec son visage de Bécassine, trop personnage de bande dessinée en somme, Milou, « mi-loup », note habilement l'auteur, a, lui, de nombreux défauts : il est paresseux, râleur, égoïste, boulimique, alcoolique. « En un mot, l'aspect humain de Tintin, c'est Milou », justement. Dès lors, les citations case par case sur lesquelles le lecteur passe habituellement rapidement prennent un nouveau sens. Tour à tour platonicienne : « Milou ?... Vous avez bien dit Milou ?... Mais alors, vous êtes Tintin ?... » dans « Tintin au Congo », puis cartésienne : « Ah ! si je pouvais raconter tout ce que j'ai vu !... mais on ne me croirait pas », ou encore hégélienne : « Flûte ! De nouveau cette laisse ! » dans « Vol 714 pour Sydney ». A l'évidence, on se méprend depuis des lustres sur l'importance de ce



BIO EXPRESS

Diplômé de l'ENA, haut fonctionnaire international, **RENAUD NATTIEZ** a exercé son magistère dans différents ministères avant de se consacrer à ses passions pour les œuvres d'Hergé et de Georges Brassens. Auteur de plusieurs essais sur ces questions, il est devenu directeur de la collection « Zoom sur Hergé » de la maison d'édition Sépia.

chien de papier. Lui-même avait d'ailleurs averti son maître dans « Coke en stock » : « Oui, Tintin, tu as tort de ne pas me prendre plus souvent au sérieux. »

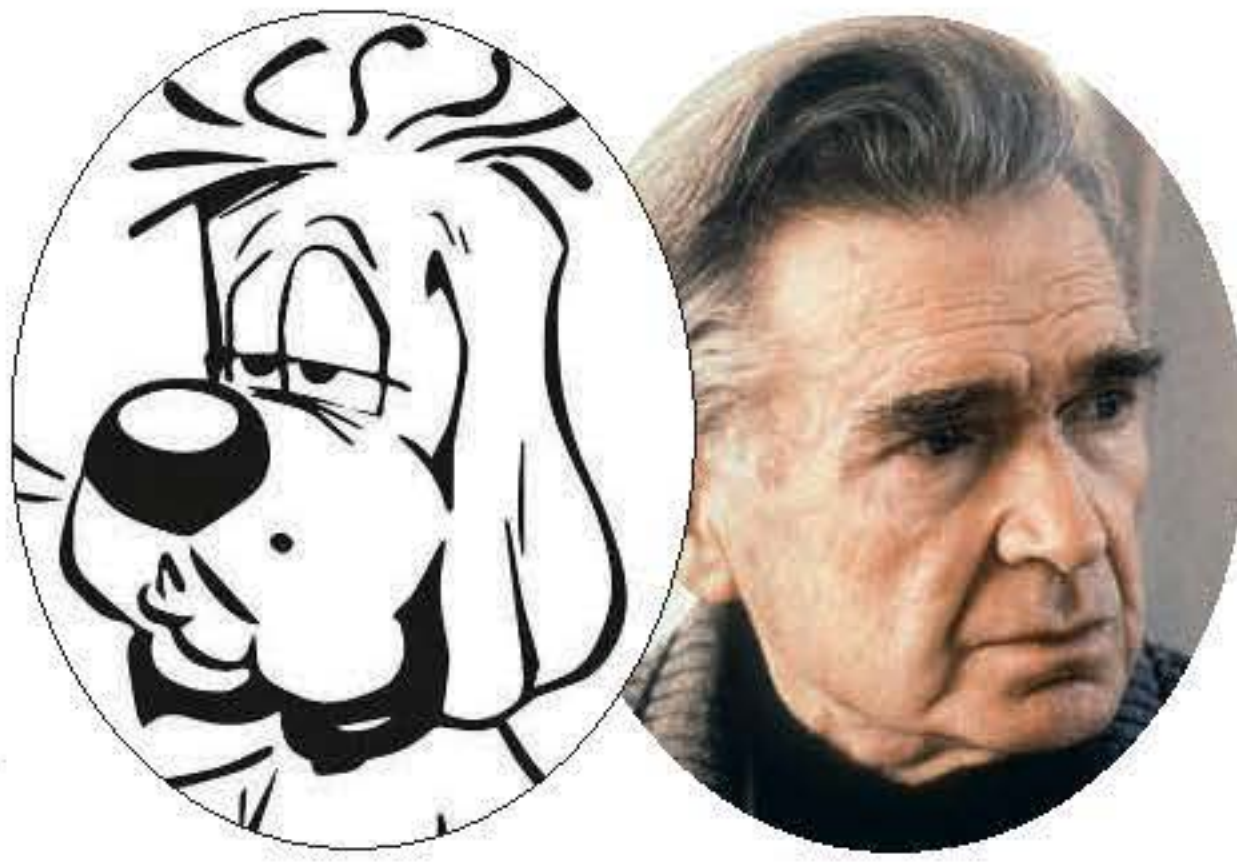
TINTIN S'EST RANGÉ À L'AVIS DE MILOU

Renaud Nattiez, lui, ne s'y est pas trompé et il va jusqu'à faire l'impeccable démonstration que chez les compères, deux doctrines se sont affrontées avant que Milou ne rallie son maître à sa cause. Longtemps, le chien a voulu rester à la maison : « Tu ne vas pas te lancer dans de

nouvelles aventures ? » lançait-il au reporter au caractère de chien fou. Or, dans le troisième tiers des 24 albums, Tintin ne voyage plus pour explorer le monde et résoudre des énigmes mais seulement pour sauver ses proches : « Il s'embourgeoise, il devient plus sédentaire, casanier, il passe plus de temps à Moulinsart, il fait du yoga. D'ailleurs dans "Tintin et les Picaros", il laisse partir le capitaine Haddock et le professeur Tournesol en Amérique du Sud pendant une dizaine de planches avant de les rejoindre. » Ainsi, avec le temps, l'homme s'est rangé à l'avis ou à la philosophie plus individualiste du chien, il a été converti, pour ne pas dire dressé.

A la fin de l'ouvrage, l'auteur a également la bonne idée de convoquer un autre animal familier, un paisible cabot juché sur sa niche, image philosophique s'il en est. Car, on n'y avait sans doute pas suffisamment prêté attention mais le brave Snoopy pense, lui aussi. Ce beagle américain solitaire cite en effet Tolstoï et sa niche contient, au contraire du tonneau

vide de Diogène, autre penseur à poil dur, un tableau de Van Gogh et un piano à queue. N'allez pas pour autant penser que les chiens de bandes dessinées ont lu « L'Animal que je suis », de Jacques Derrida ensemble. Selon Renaud Nattiez, « les deux personnages sont épicuriens, diorysiaques mais si Snoopy philosophe, Milou est plus dans l'action à l'instar de Nietzsche qui déconstruit la métaphysique. Milou serait plus nietzschéen. » Nietzsche, donc. Il faut se rendre à l'évidence, c'est tout un pan de la philosophie, avec ses mentors, doctrines et courants contraires, qui nous est passé sous la truffe. Idéfix, dont le seul nom ravit les lecteurs de Paul Valéry – « rien ne pouvait me distraire de mon mal que je n'y revinsse plus éperdument » –, se contente de suivre Astérix et Obélix et d'aboyer quand on coupe un arbre. A ce titre, il ne serait qu'un simple disciple de Bruno Latour. Du côté de Lucky Luke, selon sa monture Jolly Jumper, Rantanplan serait « le chien plus bête de l'Ouest » américain. Or comme chacun sait, la vérité sort souvent de la bouche du cheval. Afin de déterminer plus précisément à quelle école de pensée il appartient, rappelons que son maître au sein de l'administration pénitentiaire s'appelle Pavlov et qu'il prend régulièrement le bandit Averell Dalton pour son père. Quelques noms ➡



► Le chien Gai-Luron et Emil Cioran.

► de nouveaux philosophes coupables de tendresse envers l'autoritarisme en fin de carrière nous viennent à l'esprit mais gardons en mémoire ces propos de Gilles Deleuze : « Rien ne donne plus à penser que ce qui se passe dans la tête d'un sot. » Aussi, on s'oriente plutôt vers un disciple de Nicolas de Cues, ce théologien dont l'ouvrage « De la docte ignorance » passa inaperçu au xv^e siècle. Quant à Kador, le chien des Bidochon, il lit tout simplement Emmanuel Kant dans le texte.

LE CHIEN A DOMESTIQUÉ L'HOMME

Fort heureusement, d'autres personnages sont plus faciles à déchiffrer si on y prête un peu attention. Gai-Luron, le chien dépressif créé par Gotlib et dont le jeu préféré consiste à compter des moutons, est bien évidemment un disciple de l'insomniaque Emil Cioran. Le titre de son premier album, « Gai-Luron ou la joie de vivre », y fait d'ailleurs clairement allusion. Dans ce chenil, la philosophie politique n'est pas en reste puisque Pif le Chien, apparu dans les pages du journal « l'Humanité », ne peut être qu'un pourfendeur du tout-puissant capitalisme incarné par son ennemi Krapulax. Reste à savoir si ce coco est un disciple de Marx, Engels, Gramsci ou Marcuse. Il semblerait, eu égard à son comportement agressif vis-à-vis de son voisin le chat Hercule et sa passion tardive pour les gadgets que Pif penche plutôt du côté de Slavoj Zizek, auteur en 2014 de « Mes blagues, ma philosophie ».

On l'aura compris, ce royal cénacle canin peut entièrement se relire à l'aune de la production philosophique des deux derniers millénaires. Pour autant, il ne s'agit pas simplement de dénicher le discours caché derrière les onomatopées, la raison d'une telle connivence est profonde. C'est d'ailleurs un philosophe contemporain qui l'a déterrée. Dans « Chiens », opuscule publié en 2018 aux Presses Universitaires de France, Mark Alizart décode la condescendance avec laquelle l'être humain regarde celui qui lui rapporte le bâton qu'il a lancé : « Le chien ne serait pas idiot mais indigne. [...] Il aurait délibérément renoncé à sa liberté. Il l'aurait vendue pour un plat de lentilles. Cela fait du chien une sorte de lâche. Incapable de défendre son bout de steak, il le quémande. Mais il y a pire, il se pourrait qu'il aime être dominé, qu'il en jouisse. » En cela, on comprend mieux

pourquoi Gilles Deleuze estimait que « l'aboiement est la honte du règne animal ». Au contraire, l'auteur démontre qu'il y a dans le regard de ce brave toutou une profondeur infinie qui en rappelle une autre : « Le chien exalte l'obéissance, l'innocence, la serviabilité jusqu'à la sainteté. Chez lui, la foi n'est pas le fruit d'une patiente conquête sur soi, elle est un fait de nature. » Ainsi, il serait même, selon le théologien Martin Luther, qui entre deux prédications chérissait son loulou de Poméranie baptisé Tölpel – maladroit en allemand –, un modèle de foi pour les chrétiens.

Bien sûr, depuis que la pensée contemporaine s'est entichée du vivant, il faut, comme le rappelle l'écrivain Jean-Christophe Bailly dans « le Parti pris des animaux », se méfier de l'anthropomorphisme, notre tendance à prêter des traits humains aux choses qui ne le sont pas. Mais justement, à mesure que Mark Alizart poursuit son enquête à travers les âges, c'est de la toute-puissance humaine dont on finit par douter. Il cite notamment le biologiste Stephen Budiansky pour qui le chien serait une espèce parasitaire pour l'homme. Autrement dit, cet ancien loup s'est rapproché de l'homo sapiens pour manger ses restes il y a trois cent mille ans, puis l'a protégé des loups justement, allant jusqu'à vivre des milliers d'années plus tard sous son toit. Ce faisant, explique l'auteur, « il nous a domestiqués, plus que l'inverse ». En lisant : « A considérer que le chien fût l'autre de cet "homme" qui n'était pas encore présent à lui-même, ne faut-il pas dire ce que le chien a fait de réellement décisif, que son mystère, c'est justement d'avoir inventé son maître ? », les pattes nous en tombent. Comme Milou a révélé Tintin, Rex aurait fait de nous des rois.

Dès lors, on comprend ce qui nous lie sur le papier comme chez le vétérinaire. Entre Snoopy et Charlie Brown, comme entre Idéfix et Obélix, demeure « une fidélité moléculaire », selon Alizart. Celle que Freud, grand amateur de chows-chows, évoquait comme « une inclination sans ambivalence, cette simplification de la vie libérée du conflit [...], cette beauté d'une existence parfaite en soi ». Autrement dit, sans chien, dessiné ou non, il n'y aurait point de perfection possible, point d'amour désintéressé. Bien sûr, Milou le savait, lui dont le nom n'est autre que le diminutif de Marie-Louise van Cutsem, le premier amour d'Hergé. ■

“LE CHIEN EXALTE L'OBÉISSANCE, L'INNOCENCE, LA SERVIABILITÉ JUSQU'À LA SAINTÉTÉ.”

—
MARK ALIZART,
ÉCRIVAIN



◀ Pif le Chien et le philosophe Slavoj Zizek.